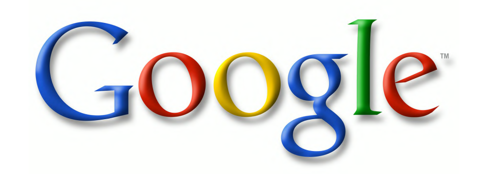



SHB


EX-LIBRIS


STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES



EXECRATIONS

SUR LE

DETESTABLE PARRICIDE

Tiré à 100 *exemplaires.*

N° 93.

(Extrait du *Bulletin du Bouquiniste*.)

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS,
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS.


FRANCISCVS RAVAILLART DE ANGOVLEME
HENRICI IIII FRANCORVM REGIS PARRACIDA SICARIORV CORYPHÆ,
Heu scelus! heu monstrum! tantum qui cædere Regem
Ausus es ante quis cernere sustineat.

EXECRATIONS

SUR LE

DETESTABLE PARRICIDE

TRADUIT DU LATIN DE NICOLAS BOURBON

PAR

D. F. CHAMPFLOUR

Clairmontois,

Prieur de Saint-Robert de Montferrand en Auvergne

PUBLIE

PAR M. EDOUARD TRICOTEL



A PARIS

CHEZ AUGUSTE AUBRY,

L'UN DES LIBRAIRES DE LA SOCIETE DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS

RUE DAUPHINE, N. 16

—

M.D.CCCLXI.



Ce petit poëme, composé à l'occasion de l'attentat de Ravaillac, a pour auteur François Champflour, prieur de Saint-Robert, à Montferrand, en Auvergne, poëte peu connu et sur lequel on lit une courte notice dans les *Vies des poëtes françois* de Colletet. Colletet nous apprend qu'il vivait encore en Auvergne en 1647[1]: c'est là le seul renseignement que nous ayons sur ce bénédictin.

Nous connaissons de ce poëte les trois ouvrages suivants : *Funèbres Cyprès dédiés à la Royne mère du Roy, régente en France, sur la mort du très-chrestien, très-victorieux et très-auguste monarque Henry IV, roy de France et de Navarre, surnommé le Grand, par D. F. Champflour, prieur de Saint-Robert de Mont-Ferrand en Auvergne*. A Paris, chez Jean Libert, demeurant rue Sainct-Jean-de-Latran, près le collége de Cambray. MDCX (1610), in-8 de 14 pages. Quelques pièces de ce volume ont été reproduites dans le *Recueil de diverses poésies sur le trespas de Henry le Grand, très-chrestien roy de France et de Navarre*, publié par du Peyrat. Paris, Robert Estienne et P. Chevalier. 1611, in-4. Colletet et le marquis du Roure (*Analecta Biblion*, t. II, p. 147) ont été,

selon nous, trop sévères pour les *Funèbres Cyprès* du bénédictin Champflour. Voici, à l'appui de notre opinion, quelques vers tirés de la pièce intitulée : ***Description de l'inconstance du monde, en forme de tombeau :***

Quiconque voudra voir la Fortune en son estre
Et le divers succès de l'humain jugement,
Qu'il vienne voir d'un Roy le triste changement
Que le François a veu mourir, regner et naistre.

Qu'il vienne voir le flux et reflux ordinaire
Des royalles grandeurs en nostre fleur de lys,
Qu'il vienne voir ce Roy dans un sombre logis
A qui tout l'univers se rendoit tributaire.
. . . .

Ces lugubres cyprès, que ma muse esperdue
Plante à son monument, sont tesmoins que la mort
Esgallement moissonne et le foible et le fort,
Et l'age fleurissant et la testre chenue.
. . . .

Henry le Grand est mort qui nous donna la vie,
Henry le fort est cheu qui releva la foy,
Henry le preux vaincu qui seul semblable à soy
Par droit, armes, amour veinquit sa monarchie.

Et toy, chetif mondain, que le ciel met au monde
Pour estre le jouet du temps et de la mort,
Penseras estre exempt de la rigueur du sort
Si le bonheur te flatte et le malheur te sonde?

Que tu es assoupy, si la mort ne t'estonne;
Que tu es aveuglé, si tu ne vois son fard;
Que tu es endurcy, si tu ne sens son dard
Qui chatouille en blessant, mais jamais ne pardonne!

Si la vertu prend fin, si la royauté passe,
Si la grandeur des Roys s'escoule en un instant,
Hélas! pauvre mondain, que tu es inconstant
D'asseurer sur les flots l'espoir de ta bonasse!

Si la puissance meurt, si la clemence cesse,
Si le lys fleurissant perd en may sa vigueur,
Oseras tu fonder le poinct de ton bonheur
Sur le pendant glacé de l'humaine foiblesse?

Si les Cesars s'en vont au milieu de leur pompe,
Si les pompes font place aux rigueurs du destin,
Quiconque pense voir une vie sans fin,
Sa pensée le pipe et son espoir le trompe.

Tu le sçais, grand Henry que la France larmoye,
Qui remply de lauriers, de palmes, de fleurons,
Après avoir vescu cinquante et sept moissons,
As esté moissonné au milieu de ta joye.

Helas! combien de jours, de veilles, de constance
Pour te rendre seigneur de tes propres vassaux,
Combien de grands desseins, de courses, de travaux,
Pour voir ce que la mort desrobe à ta vaillance!

Helas! combien de lieux ont reçu tes caresses,
Combien de gens cogneu ta loyalle candeur,
Combien de roys loué ta royale grandeur,
Combien de peuples veu l'esclat de tes prouesses!

La Fleche t'a conceu, Pau t'a veu naistre en terre,
Corase t'a nourry, la Court t'a veu fleurir,
La guerre triompher, la paix t'a veu meurir,
Paris t'a veu mourir, et Sainct-Denis t'enserre.

Le François t'a veu grand, l'ennemy debonnaire,
La terre conquerant, la mer victorieux,
L'estranger fortuné, le voisin glorieux,
L'Eglise vray tuteur et le peuple bon pere.

Le ciel t'a faict grand Roy, l'heur parfait capitaine,
La nature heureux prince et l'amour bon seigneur,
L'adresse vray soldat, l'art prudent gouverneur,
Et la mort heritier d'une gloire certaine.

. . . .

Execrations sur le detestable parricide, traduit du latin de Nicolas Bourbon, par D. F. Champflour, Clairmontois, prieur de Sainct-Robert de Montferrand en Auvergne. A Paris, chez Jean Libert, demeurant rue Sainct-Jean-de-Latran, près le collége de Cambray. MDCX (1610), in-8 de 13 pages. C'est le poëme que nous reproduisons, et qui n'est autre chose, ainsi que l'indique le titre, que la traduction de la fameuse pièce latine de Nicolas Bourbon : *Diræ in parricidam.* Champflour ne fut pas le seul à traduire les vers du poëte latin : Jérôme de Benevent, trésorier général de France en Berry, et Jean Prevost du Dorat, l'ont également essayé, et l'on peut lire leur traduction dans le Recueil de du Peyrat que nous avons cité plus haut. Remarquons ici que les vers de Champflour ne se trouvent pas dans ce recueil.

La Grandeur et Excellence du ciel françois soubs l'influence de ses planetes, par Dom. F. Champflour, Clairmontois, benedictin et prieur de Saint-Robert-lès-Mont-Ferrand, en Auvergne, sur le sacre et couronnement de Louys XIII, roy de France et de Navarre. A Paris, chez Jean Libert, demeurant rue Sainct-Jean-de-Latran, près le collége de Cambray, MDCX (1610), avec permission, in-8 de 4 feuillets liminaires et 24 pages, plus un feuillet non chiffré pour l'errata. Poëme bizarre et fort curieux, en strophes de 6 vers de 12 syllabes : il est dédié à *Monseigneur Phelypeaux, sieur de Pontchartrain, conseiller du Roy en son conseil d'Estat et secretaire de ses commandemens.*

Tous ces poëmes de Champflour sont fort rares, surtout les deux derniers que Colletet semble ne pas avoir connus ; car, dans la notice consacrée à ce poëte, il ne cite que les *Funèbres Cyprès.*





EXECRATIONS

SUR LE

DETESTABLE PARRICIDE



Quoy! Dieux (et puis-je bien sans propos de blaspheme
Maintenant aboucher votre grandeur supresme?),
Quoy! Dieux, pouvez-vous voir sans eslancer vos feux
La terre par deux fois en ces tragiques jeux?
Quoy! pouvez-vous (ô Dieux) abandonner la France
Aux furies d'enfer sans faire resistance?
J'ay honte et de mon estre et de ma nation
Ores que les Titans, fils de sedition,
Dementent leur habit, leur pays, leur nature,
Pour traistres se servir de nostre couverture.
Toy doncques, France, helas! que seule l'on a veu
Sans monstres autrefois, as des monstres conceu
Qui taschent, ennemis et du ciel et du monde,
Detrosner le grand Dieu de la machine ronde,
Mais ne pouvant d'assaut violenter les cieux
Ils se sont attaqués aux pourtraicts precieux
De la Divinité, et d'un bras execrable
(Eternelle infamie et crime irreparable!)

Ils ont meurtry deux Roys et la France troublé
Par les cruels effets d'un crime redoublé.
Heureux de nos ayeuls et le siecle et la vie
Qui n'a veu ces malheurs dans nostre monarchie,
Mais malheureux, helas! le François reservé
Pour voir mourir celuy qui l'avoit conservé!

Or desja la longueur de deux fois dix années
Avoir mis en oubly les traistres destinées
Qui presterent main forte au premier attentat,
Desja le feu gregeois qui consommoit l'Estat
Embrasoit les cités, engloutissoit les villes,
Et prenoit aliment de nos guerres civiles,
Sembloit avoir miné la racine du mal
Que le Sarmate affreux et celuy qui brutal
Habite sur le bord du Danubois meandre
Ne pourroit concevoir, n'oseroit entreprendre :
Quand Megere en courroux ne respirant que feux
Engendre à l'univers un monstre malheureux,
Et souille du soleil l'agreable lumiere
Dans l'horrible forfait d'un dextre meurtriere.
Elle assassine un Roy lorsque le mois d'amour
Termine triomphant son quatorziesme jour,
Lorsque nous preparons et la ville et les temples
Et que toy, grand Henry, comme en passant, contemples
Les signes triomphaux d'une entiere amitié
Où tu vois les pourtraicts de ta chere moitié,
Ses eloges, son nom, sa genealogie,
Et les divers honneurs que Paris luy dedie,
Mon Roy las! que le sort doit conduire au tombeau
Dans le char triomphant d'un appareil si beau!

Les confins reculés de la terre habitable
S'estonneront d'ouyr un coup si lamentable,
Et la mer ou Titan empourpre ses chevaux
Et celle où il finit ses journaliers travaux
Jugeront desormais les Dieux impitoyables
Pour n'avoir empesché des coups si lamentables.
Quoy! faut-il que le fer et l'enfer envieux
Nous desrobent ce Roy qui esgaloit aux cieux
Le los du lys françois, qui redoutable en guerre
Et prudent en conseil faisoit trembler la terre,
Qui longuement heureux sous un entier bonheur
Tenoit son peuple en paix et ses voisins en peur?

Quoy ! son sacré maintien, Sa Majesté royale,
Les effets apparens de sa clemence esgale,
Voire plus grande encor que celle qui jadis
Mit Cesar en credit et son credit en pris
N'ont peu faire flechir ce monstre impenetrable?
Quoy ! la grande concorde et l'amour admirable
Des François reunis au sceptre de leur Roy,
Les vœux pour sa santé, les hymmes pour sa foy,
Les Peans pour sa gloire et les Io de joye
Que le monde françois sur les astres envoye
Pour la prosperité d'un asseuré repos
N'ont peu faire cesser la rage d'Atropos?
En vain donc ce grand Roy arpentant l'Italie
Aura fait esprouver sa douceur infinie
Au peuple savoyard et d'un courage aislé
Heureusement puny le pacte violé?
En vain donc ce grand prince aura veu sur sa teste,
Tantost d'un fort hyver la neigeuse tempeste,
Ores d'un chien ardant l'importune chaleur;
En vain souventesfois tesmoigné sa valeur
Dans le camp espagnol où toujours sa prudence
Des soldats conjurés a dompté l'arrogance?
En vain donc nostre Henry d'un bras toujours vainqueur
Aura fait voir aux siens qu'il n'estoit que tout cœur,
En vain donc il aura tant de villes gaignées,
Et fait crousler au pied les crouppes Pyrenées
Si tant d'exploits guerriers, tant d'heroïques faits
L'ont en guerre gardé pour le trahir en paix,
Et faire qu'au giron de sa chere Tutrice,
Au pied de ses bourgeois, aux yeux de sa justice
Comme une autre hecatombe il tombe sous le fer
Que Pluton a forgé au plus profond d'enfer?

Hélas ! que la grandeur qui est au monde enclose
Est sujette à finir et choir pour peu de chose !
Certes le ciel jaloux de l'esperé soulas
Que la France attendoit de son heureux trespas
Si ce grand Roy fust mort au milieu des armées
(Et non par le cousteau des Parques animées)
N'a permis (ô François) que ton malheur prochain
Ou d'un autheur plus noble, ou d'un coup plus humain
Receust allegement : aussi ne pouvoit estre
Celuy qui des soldats avoit esté le maistre
Et des maistres le chef vaincu traitreusement

Par la main de ceux-la qu'il aymoit cherement,
Mais un serpent hideux conceu dans l'enfer mesme
Ce glisse par malheur sous les murs d'Angoulesme
Et prend d'un corps humain les mouvemens divers
Pour malheurer la France et troubler l'univers.

Un incube abusant du ventre de sa mere
Fraya dedans son flanc en façon de vipere
Et d'un soufle infernal, d'un sifle serpentin
Forma le corps maudit de cet affreux lutin
Au pays angoulmois, dans une maisonnette
Où le crime et le mal avoient fait leur retraite,
D'où le ciel irrité retirant sa douceur,
Le monde son secours la terre sa faveur,
La sale puanteur, que le captif supporte,
Et la faim enragée assiegerent la porte.
Dès lors on n'a veu croistre en cette orde maison
Que crime, que forfait, que peste, que poison,
Et les plus innocens de cette race infame.
Ont souillé leur renom, prostitué leur ame,
Prodigué leur honneur à toute cruauté,
Et terminé le jour de leur fatalité
Ou dessus un gibet, ou la roue inhumaine
A finy la douleur de leur derniere peine.
Son frere, son ayeul et ses cruelles sœurs
N'ont engendré depuis que meurtres et malheurs :
On voit l'ayeul banny de sa terre natale,
Le frere brigander et la sœur desloyale
Meslanger l'aconit pour perdre l'innocent.
Mais ce cruel dragon son estre desguisant
Sous le nom emprunté d'un miserable pere
Detrousse au coin d'un bois la trouppe passagere
Et fait paroistre à tous qu'un demon inhumain
Abusant de sa mère eslança dans son sein
Le malheureux poison de sa semence impure
Pour luy former un corps et le mettre en nature.
Croissant donc en forfaits, il menace les cieux
D'un crime non ouy, d'un coup prodigieux,
D'un horrible attentat que les saisons passées
N'eussent peu digerer en un monde d'années,
Et qui doit faire un jour à nos tristes neveux
Eslever le sourcil, herisser les cheveux.
Il le couve en son cœur et parlant à soy mesme
Vomit et revomit ces propos de blaspheme :

J'ay desja sans honneur perdu mes jeunes ans
Dans des crimes communs, vendu les innocens,
Corrompu par argent, porté faux tesmoignage,
Les pauvres affligé, souillé dans le carnage
Ma carnaciere main ; j'ay plein de cruauté
Dans le sein innocent mon glaive ensanglanté,
J'ay d'un front desguisé masqué mon injustice,
Et fuyant les rigueurs d'une saine [1] justice
Sous l'habit emprunté de la religion
Violé les decrets d'une sainte union.
Ces maux ne sont que jeux, et toute forfaiture
N'a servy que d'essay à ma fiere nature.
C'est peu de cas de choir en un crime congneu,
Et d'un privé desastre avoir le cœur repeu.
Mon bras est trop puissant, ma puissance trop grande
Pour contenter Pluton de si petite offrande.
Hé! que serviroit-il qu'un diable m'eust receu
Dans les flancs maternels où il m'avoit conceu
Et que sortant maudit d'une impure matrice
La furie d'enfer m'eust servy de nourrice?
Hé! que serviroit-il de me voir destiné
Au malheur de la France avant que d'estre né
Si ores je ne rends ma cruauté publique,
Et ne mets resolu mon pouvoir en pratique?
La paix regne partout et les cœurs desunis
Sous la santé du Roy sont maintenant unis.
Les lys sont adorés de la terre voisine,
Et font voir la vertu de leur noble racine,
Soit où Titan lassé fait son moite sejour,
Soit d'où sortant du lict il rameine le jour.
Jà le peuple ravi se dispose et s'appreste
Pour celebrer le jour d'une royale feste
Et couronner sa Reyne au temple preparé :
Elle dessus un char royalement paré,
Le visage serain et la face joyeuse
Parmy les cris gaillards d'une troupe nombreuse
Doit marcher en triomphe auprès de ses trois fils
Que Naples, la Sicile et le noble païs
Que le fleuve du Po suivy de cent rivieres
Lorsqu'il paye son fief aux ondes marinieres
Abbreuve de ses flots, veulent avoir pour roys,
Flechissans sous le joug de leurs royales lois,

---

[1] Il vaudrait mieux lire *sainte*.

Grands roys qui redoutés aux terres hesperides
Et plus que trois Hectors et plus que trois Alcides
Estonneront l'Espagne et reduiront au lys
Les peuples revoltés, les voisins ennemis.
Mais quoy! la paix m'ennuye et mon impatience
Me fait avoir horreur du repos de la France :
Lassé de voir le lys si longtemps triompher,
Je jure par le nom des rivieres d'enfer
Que bientost on verra reduite en un pauvre estre
La candeur des François, la grandeur de leur maistre,
Je feray que Pluton bataille forcené
Pour soulager la peur du peuple basané.

Il n'eut pas dit ces mots que soudain il varie
Se sentant agité d'une extresme furie.
Lors les Parques d'enfer maistrisant ses desseins
Luy firent embrasser les actes inhumains
Qu'il avoit projectés. Dès lors hors de soy mesme
Chancelant, furibond, forcené, triste, blesme
Il ne prend jour et nuit ny repos ny repas,
Ains roulant dans son cœur un funeste trespas
Il va, vient et revient[1], tourne, change, rechange
D'heure en heure de lieu, non viste comme un ange,
Ains, comme la couleuvre enflée de venin
De sa queue empestée et de son col mutin
Faict cent plis et replis et infecte farouche
De son fiel escumeux les herbes qu'elle touche,
Ainsi ce malheureux d'un marcher serpentin
Par les sentiers tortus de l'incongnu chemin
Se meut incessamment et rampant detestable
Empeste de son fiel les lieux où il s'estable.
Les furies d'enfer le suivent nuict et jour :
Soit qu'il roule son corps, soit qu'il fasse sejour,
Il remplit tout d'horreur et les nocturnes ombres
Faisant bruire leurs fers[2] dans les tenebres sombres
Ont fait croire souvent à l'hoste espouvanté
Que son logis estoit des demons habité.
Bien souvent on a veu ce fils de Tisiphone[3]
Tendre sur le pont Neuf sa main pour une aumosne,
Bien souvent on l'a veu sous des tristes lambeaux
Couvrir la cruauté de ses crimes nouveaux

---

[1] Impr. *vint et revint.*
[2] Imp. *leur fer.*
[3] Idem *Thésiphone.*

Et cacher les malheurs d'un coup irreparable
Sous le traistre couvert d'un manteau miserable.
Souvent il est entré dans le palais d'honneur
Où loge de nos Roys la superbe grandeur :
Il a trompé cent fois les gardes à l'entrée
Coupable par cent fois d'une mort meritée,
Si le bras des soldats visiblement charmé
Dessous un faux semblant ne se fust desarmé,
Car desjà de ses yeux les flamboyants indices
Monstroient apertement[1] ses traistres artifices
Et faisoient voir à tous sous un crime conceu
Le coup prodigieux que la France a receu.

Va, peste de l'enfer, va, l'horreur de la France,
Sors de nostre climat, infernale semence,
Pour te rendre à jamais aux antres tenebreux
Où l'on ne sent que maux, où l'on ne voit que feux.
Mais non : devant il faut que les humains supplices
Condamnent à la mort tes cruels malefices
Et que le peuple encor justement irrité
Punisse les excès de ta desloyauté.
Il faut qu'à nos douleurs ton trespas satisfasse
Et qu'une juste mort nos desastres efface,
Supplices trop legers pour punir tes malheurs
Et soulas trop petit pour essuyer nos pleurs!

Que cette impure main qui d'un coup execrable
Abattit la grandeur d'un prince incomparable
Dans le feu petillant et de souffre et de poix
Distille à petit feu; que le peuple françois
Voye sous le fer chaud d'une tenaille ardente
Cricquer la traistre peau de ta cuisse flambante ;
Que l'huile bouillonnant avec le plomb fondu
Soit sur ton corps ouvert lentement respandu,
Et que quatre chevaux tirent impitoyables
Et brisent forcenés tes membres execrables.
Que ton ame esperdue escume dans ton corps ;
Que tes vitaux esprits demy vifs, demy morts
Bataillent longuement pour sortir de leur place ;
Que ton corps depessé fatigue, arreste, lasse
Les bourreaux trop humains. Que Paris assemblé
Maudisse les effets de ton esprit troublé.

---

[1] Le texte porte : *couvertement*.

Que le peuple offensé traine parmy la rue
Tes ossemens sanglants et ta cuisse rompue;
Qu'il laisse en se vengeant à la posterité
Une puante odeur de ta meschanceté,
Qu'il deteste ta vie et qu'il se trouve encore
Un habitant bruslé de la contrée more
Qui nourry dans la France engloutisse goulu
Les membres depessés de ton corps vermoulu,
Et après tant de maux que la noire infamie
Volant autour des lieux d'où tu tenois la vie
Extermine ta race, et qu'un arrest vengeur,
Abolissant ton nom, venge nostre malheur.




FROM
Newbegins
San Francisco



DATE DUE

